

Premier volume

JUIN 1891

Huitième livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 55

LEVIS, P. Q.

SOMMAIRE

L'abbé L. A. Olivier	P. E. ROY
La douleur	MISS E. EHRTONE
Croquis de voyage.....	JULES SAINT-ELME
La chanteuse italienne	J. G. BOISSONNAULT
Je me souviens.	ARTHUR CÔTÉ

LE GLANEUR

LE GLANEUR paraît tous les mois.
Le prix de l'abonnement n'est que de \$1.00 par année.
Pour tout ce qui concerne la rédaction ou l'administra-
tion, s'adresser à
PIERRE-GEORGES ROY, boîte postale 55, Lévis.

UN NUMERO SPECIMEN

Toute personne désirant s'abonner au GLANEUR n'a qu'à nous écrire une carte-poste; nous lui enverrons un numéro spécimen gratuitement.

IMMENSE AVANTAGE

Afin de répandre davantage la circulation du GLANEUR nous allons tirer en août prochain 5,000 exemplaires de plus que d'habitude.

Nous prions ceux à qui nous adresserons ce numéro de bien vouloir, s'ils le refusent, se contenter d'inscrire leurs noms sur la bande et le mot *refusé*.

AUTRE AVANTAGE

Pour ceux qui s'abonneront d'ici au premier septembre le prix d'un abonnement annuel ne sera que de CINQUANTE CENTINS PAR ANNEE.

Qu'on se le dise!

Elixir Résineux Pectoral

Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'ELIXIR RESINEUX PECTORAL, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la gorge et des poumons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués, attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1889

"Après avoir pris connaissance de la composition de l'*Elixir Résineux Pectoral*, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.

Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout—25 centins la bouteille
L. ROBITAILLE, Propriétaire.

JOLIETTE, P. Q., Canada.

L'ABBÉ L. A. OLIVIER

(Pour le *Glaneur*)

Le quatorze octobre 1889, mourait, à l'Hôpital général de Québec, l'abbé L. A. Olivier, professeur de littérature au petit séminaire de la même ville.

Sa vie a été courte et modeste. Si l'on ne considère que les événements extérieurs qui en ont marqué le cours, elle peut se résumer en quelques lignes. Et pourtant dans ce cadre si restreint, sur ce fond en apparence uniforme, se détache une physionomie intéressante dont l'étude attentive ne peut manquer d'offrir un attrait particulier. La vie d'un prêtre, si courte qu'elle soit est toujours féconde en enseignements ; mais quand ce prêtre a consacré toute l'ardeur de sa jeunesse, tous les élans de sa piété sacerdotale, tout le feu de son cœur généreux, tous les enthousiasmes d'une belle imagination et d'une haute intelligence, à l'œuvre admirable de l'éducation il est éminemment utile de remonter le cours rapide de ces trop courtes années, pour y chercher, dans un sillage que le flot de l'oubli n'a pas encore effacé, des leçons utiles à ceux qui veulent orienter leur voile, et arriver sûrement au port.

Aussi les lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, d'attirer un moment leur attention

sur cette figure sympathique, dont les traits nous sont familiers, et de leur parler à cœur ouvert d'un jeune prêtre qui a vécu longtemps bien près de nous, dans une douce et inoubliable estime.

L'abbé Olivier naquit le vingt-neuf mars 1859, à Saint-Nicolas. Il appartenait à l'une de ces honnêtes et heureuses familles canadiennes, où l'on ignore à la fois le pressant aiguillon du besoin et les énervantes splendeurs du luxe. Les premiers exemples qu'il eut sous les yeux, les premières influences que subit son âme, le portèrent naturellement vers le bien et la vertu. Il est bon, il est salubre pour l'enfant, qui ouvre si vite son cœur à toutes les impressions du dehors, de voir de ses yeux l'énergique et honnête labeur d'un père, arrosant de ses sueurs le pain quotidien de la famille ; d'entendre les pieuses leçons, tombant des lèvres maternelles habituées à la prière. L'abbé Olivier a grandi dans cette atmosphère de travail, de piété, d'affection, et il y a pris les goûts et les habitudes de toute sa vie.

A l'âge de douze ans, il s'arrachait pour la première fois à ces salutaires influences et à ces douces séductions du foyer paternel, et allait commencer son cours d'études à Lotbinière, sous la direction du regretté abbé Bédard. Qu'on nous permette d'accorder en passant un juste tribut de reconnaissance à ce vaillant apôtre de l'éducation. Pendant bien des années, son école a été ouverte, comme une arène, où toute la jeu-

nesse intelligente des comtés de Lévis et de Lotbinière est allée faire ses premières armes, et s'initier aux grands combats de la pensée et de la parole. Esprit lucide, caractère ferme, cœur excellent, M. Bédard s'emparait des intelligences et des volontés, et savait les rendre dociles à ses leçons. Les élèves sortis de ses mains ont brillé dans nos collèges, et plusieurs occupent aujourd'hui un rang distingué dans la société. Nous unissons notre voix à celle de tous ses fidèles disciples pour bénir la mémoire de ce maître vénéré.

Le jeune Olivier fit de rapides progrès sous une main aussi expérimentée. Deux années suffirent pour le perfectionner dans l'étude de la grammaire française, et le familiariser avec les règles de L'Homond. Il entra au séminaire de Québec, dans la classe de Quatrième.

Nous ne le suivrons pas dans sa vie d'écolier. Les années s'écoulèrent pour lui douces, paisibles, un peu monotones, comme toutes les années de collège. Ses talents solides lui permirent de s'élever bien vite aux premiers rangs de ses condisciples, et un travail soutenu le maintint toujours à ce niveau. Aussi, quand sonnait l'heure joyeuse des vacances, le jeune écolier ne revenait jamais au foyer paternel les mains vides : il déposait, heureux et fier, aux pieds de ses parents, le fruit de ses labeurs et la récompense de ses succès. Les baisers et les larmes de sa mère ajou-

taient une nouvelle valeur à ces lauriers, et mettaient au cœur de l'enfant un nouveau désir d'en conquérir de plus glorieux encore. Le diplôme de bachelier es-arts fut le couronnement naturel d'aussi solides études.

Elève laborieux et énergique, le jeune Louis ne trouva jamais trop lourde cette tâche quotidienne, qui pèse tant aux écoliers paresseux. Naturellement affectueux et bon, il sut trouver dans l'estime de ses maîtres et la douce familiarité de ses condisciples une compensation aux joies de la famille. La règle n'était pas un joug pour lui, mais une sauvegarde et un guide, qui met l'âme à l'abri, en la soustrayant aux dangereux caprices d'une imagination et d'une volonté que la raison est souvent impuissante à contrôler. En un mot, il fut un bon écolier et, partant, un écolier heureux. Aussi personne ne fut surpris de le voir entrer au grand séminaire à l'automne de 1882. Il était préparé depuis longtemps à suivre le divin appel de la vocation.

Pour ceux qui ne voient les choses qu'à travers le prisme mensonger des sentiments mondains, la vie du séminariste semble rude et pénible. Cette règle sévère qui gouverne la volonté à toute heure du jour, ce silence recueilli de la cellule, ces graves études théologiques, ces nombreux exercices de dévotion, cet éloignement du monde et de ces nouvelles, tout cela effraye la pusillanimité des profanes. On en rencontre qui

plaignent sincèrement cette jeunesse immolée si tôt sur l'autel du sacrifice. Cette compassion part d'un bon naturel, mais d'un jugement peu éclairé. On oublie une chose bien essentielle : c'est que le vrai bonheur a sa source première dans le cœur et dans les sentiments qui l'animent. Quand on veut savoir si un homme est heureux, on ne doit regarder ni les habits qu'il porte, ni le pain qu'il mange, ni le travail qu'il fait, ni le milieu où il vit ; mais il faut aller frapper à la porte de son cœur : c'est là, et là seulement que nous sera révélé le secret de la vie.

Or l'abbé Olivier, comme tout bon séminariste, portait au cœur ce suave parfum de la piété, qui embaume la vie, et suffit à rendre l'âme joyeuse. Il avait quitté le monde pour chercher Dieu, et ce Dieu, il le trouvait, et mettait toute son ambition comme tout son bonheur à le bien servir. Prier et travailler faisaient ses délices. Il aimait ces doux entretiens où l'âme, seule aux pieds de Jésus, s'épanche en de fervents actes d'amour et de reconnaissance. Comme le Psalmiste, il avait senti les irrésistibles attraites des tabernacles du Seigneur, et son âme avait soif des tendresses du Dieu Hostie.

Mais ce goût très vif pour la piété ne détournait pas le jeune lévite des rudes labeurs de l'intelligence ; au contraire, il trouvait dans sa foi le désir de mieux connaître Dieu, et le courage de se livrer avec zèle à l'étude de la théologie. Les

circonstances ne lui permirent pas de consacrer tout son temps aux sciences sacrées. Il fut d'abord assistant-professeur en Seconde, puis en Rhétorique ; et enfin la classe de Seconde lui fut définitivement confiée en 1885. C'est au milieu de ses occupations si nombreuses qu'il dut se préparer aux ordres sacrés. Le treize juin 1886, prosternés l'un à côté de l'autre, sur les dalles du sanctuaire, nous recevions des mains du Pontife la suprême consécration, qui nous faisait prêtres pour l'éternité !

Vers quel rivage la Providence allait-elle pousser le nouvel élu du Seigneur ? Quelle partie du champ apostolique allait être ouverte à son zèle sacerdotal ? Cette question fut bien vite résolue. Préparé au rude labeur de l'enseignement, ayant déjà fait ses preuves dans cet art difficile, il fut invité par les messieurs du Séminaire à continuer, comme prêtre, ce qu'il avait si bien commencé, étant séminariste. La classe de Seconde lui fut laissée en partage, et il y est resté jusqu'à sa mort.

C'est ici surtout que nous voudrions faire revivre cette physionomie intéressante, et dire à nos lecteurs ce que fut ce jeune prêtre dans sa mission éducatrice auprès des jeunes gens.

Le professeur qui veut exceller dans son difficile et important ministère, doit se présenter aux yeux de ses élèves, environné du double prestige de la science et du dévouement, de la science

qui s'impose à l'esprit, du dévouement qui gagne le cœur et subjugué la volonté. L'éducation en effet est surtout une œuvre d'autorité. L'enfant doit croire avant de savoir. C'est des lèvres du maître qu'il reçoit les premières notions des sciences ; ce sont des mains étrangères qui élèvent dans sa jeune intelligence l'édifice des premières doctrines. Or, pour agir efficacement sur l'esprit de l'enfant, un précepteur doit commencer par mériter sa foi et éveiller sa confiance ; il n'y réussira que par l'ascendant du savoir et du dévouement.

L'abbé Olivier le comprit mieux que personne. Sentant que le léger bagage pris sur les bancs du collège ne suffit pas à un professeur, il se mit à l'œuvre avec ardeur, pour donner à ses connaissances la profondeur et l'étendue nécessaires. Il avait coutume de répéter souvent cet axiôme si vrai, que, pour enseigner peu, il faut savoir beaucoup ; et, dans son désir d'instruire les élèves, il se livrait à l'étude avec un zèle peut-être au dessus de ses forces.

La littérature surtout fut l'objet de ses études et de ses recherches. Il voulut connaître l'histoire littéraire, surtout celle de la France, et se familiariser avec les écrivains les plus illustres de notre mère patrie. Il feuilleta donc d'une main active, et parcourut d'un œil attentif les principaux ouvrages d'histoire et de critique littéraire ; puis, désireux de puiser à la source mé-

me, il étudia les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Son imagination s'échauffa bien vite au contact de ces belles flammes du génie français ; son goût, naturellement délicat, s'épura et s'affina chaque jour davantage dans ce commerce intime avec les plus illustres auteurs. Guidé par un jugement solide et bien équilibré, il alla tout droit au beau et au vrai, et ne se laissa pas séduire par les faux brillants d'une littérature vide d'idées et de sentiments.

Sans porter dans ses opinions littéraires cet exclusivisme absolu qu'enfante l'étroitesse d'esprit, il savait faire ses réserves et ne donner son admiration qu'aux œuvres saines et vraiment belles. Le XVII^e siècle surtout l'enchantait, et eut toujours ses préférences. Les grands écrivains de cette époque lui plaisaient par l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la politesse du style. Il admirait chez eux l'ordre, la mesure, la sagesse, toutes qualités que l'on cherche en vain dans la plupart des œuvres contemporaines. Il aimait Boileau pour son imperturbable bon sens, et savait défendre ses règles contre les protestations dévergondées de certaine école, qui ne trouve trop lourd le joug des règles que parce qu'elle a secoué celui du bon sens. Il chérissait dans Racine le peintre du cœur humain ; il adorait la spirituelle bonhomie de Lafontaine ; il sympathisait avec le tendre et poétique Fénelon,

et lui pardonnait ses écarts d'imagination, en goûtant le charme inexprimable de ses écrits.

Mais nul peut-être ne monta plus haut dans son estime, et je dirai, dans sa vénération, que le chantre du Cid et de Polyeucte. Il disait souvent de ce poète ce que Montaigne disait de Plutarque : c'est mon homme ! Il avait toujours sous la main ses immortelles tragédies, et allait souvent étancher sa soif du beau et de l'idéal à ces sources vives du plus grand génie poétique qui ait honoré la France.

Nous avons été plus d'une fois le confident de son enthousiasme. Lorsque nous parlions ensemble de littérature, il aimait à revenir souvent au grand siècle ; et alors sa main tombait instinctivement sur un volume de Corneille. Il lisait une scène du Cid, d'Horace, de Polyeucte ; et sa voix tremblait d'émotion en redisant les vers cornéliens, son âme prenait son élan sur les hautes cimes où plane toujours le génie du poète. "Que c'est beau ! que c'est donc beau !! exclamait-il en déposant le livre, et quelquefois en essuyant une larme que l'admiration avait fait monter à sa paupière.

Mais cette admiration, ces enthousiasmes se manifestaient ailleurs que dans les confidences de l'amitié. Tous les jours l'abbé Olivier montait dans la chaire du professeur ; il voyait se grouper autour de lui de jeunes élèves avides de s'instruire. C'étaient des intelligences qui ve-

naient s'illuminer au flambeau de sa science, des cœurs qui venaient s'échauffer au foyer toujours ardent de ses émotions. L'âme du professeur devait donc s'ouvrir à toutes ces âmes, et leur communiquer ses impressions.

Oh ! qui mieux que l'abbé Olivier a compris la sublimité de ce travail qui féconde les esprits et y fait germer la science ! Il aimait ce commerce quotidien avec de jeunes intelligences qui cherchent la lumière, avec des cœurs capables de recevoir les généreux enthousiasmes, parce que le souffle des années ne les a pas encore trop refroidis. Faire sa classe n'était pas une corvée pour lui, mais une jouissance. Et ses élèves le voyaient bien au feu de sa parole, à la conviction profonde de son enseignement, à l'entraînante séduction de ses leçons.

Qu'il interprêtât le texte d'un auteur ancien ou expliquât les préceptes de la Poétique ; qu'il donnât libre cours à son admiration pour les belles créations du génie ou qu'il fit sentir son dégoût pour les productions malsaines du rationalisme et de l'immoralité ; qu'il exaltât Corneille ou flagellât Voltaire, il mettait toujours dans sa parole cette précision et cette clarté que donne la science, cette finesse et cette élégance qui naissent du bon goût, cette chaleur et cette force qu'appelle nécessairement une conviction profonde. Aussi l'élève ouvrait-il une oreille attentive à ces leçons qui l'intéressaient et le charmaient,

et son intelligence -était bien vite gagnée à la cause du vrai et du beau.

Mais l'abbé Olivier ne voulait pas parler seulement aux intelligences ; il ne se contentait pas de demander à ses élèves le froid assentiment de la raison. C'est au cœur qu'il visait, et disons tout de suite qu'il n'a jamais manqué le but. Nous n'en voulons d'autres preuves que cette affection profonde qu'il a toujours su exciter chez ses élèves. Tous ceux qui ont eu le bonheur de s'asseoir au pied de sa chaire l'ont aimé. Nous en avons vu plusieurs pleurer sur son tombeau, et rendre ainsi, par leurs larmes, le plus bel hommage qui puisse honorer la mémoire d'un défunt. D'autres nous ont parlé souvent avec émotion et enthousiasme de leur ancien professeur de Seconde : "Comme nous l'aimions !" nous répètent-ils sans cesse. Oui, ses élèves l'aimaient ; et veut-on savoir pourquoi ? C'est que lui-même les aimait le premier. L'affection seule engendre l'affection ; il n'y a que le cœur qui sache parler au cœur, et son langage est celui du dévouement.

Le jeune professeur parlait ce langage avec une irrésistible éloquence. Il vivait pour ses élèves, leur consacrait tout son temps. Il n'est pas exagéré de dire qu'il leur a donné sa vie ; car c'est à ce rude labeur de la classe qu'il a épuisé ses forces, et ruiné définitivement une santé déjà chancelante. Avec quelle paternelle sollicitude il suivait les travaux de ses chers enfants !

Comme il était fier de leur succès ! Le travail était-il bon, les devoirs bien faits, les leçons bien apprises, il en paraissait tout joyeux. C'est alors surtout qu'il épanchait sur ses disciples le trésor d'affection que son cœur renfermait pour eux. Ces jours-là, sa figure était souriante, ses explications plus lucides, sa parole plus chaude et plus persuasive. Au contraire, si l'apathie menaçait de ralentir l'ardeur à l'étude, le professeur épuisait tous les moyens possibles de secouer cette torpeur passagère ; il pressait les coupables, et ne faisait la paix avec eux qu'après s'être assuré de la victoire. C'est ainsi que sa vie s'identifiait en quelque sorte avec celle de ses élèves. La classe formait une petite famille dont il était le père aimé et dévoué.

Cette tendre sollicitude, il l'étendait à tous les écoliers, qu'il aimait sincèrement. Rien de ce qui pouvait favoriser chez eux le développement intellectuel et moral ne le laissait indifférent. Les sociétés littéraires, qui contribuent si largement à fortifier les études, ont reçu ses encouragements et bénéficié de ses conseils. Il en est une surtout qui gardera son souvenir avec une pieuse reconnaissance, c'est la société Saint-François de Sales. Pendant trois ans il en a été le directeur, et il n'a rien épargné pour la faire prospérer. Nul plus que lui n'avait le secret d'exciter l'émulation et de diriger le zèle parfois capricieux de cette bouillante jeunesse, faisant ses débuts dans la carrière de l'éloquence.

Il s'intéressait aux discussions littéraires et historiques entreprises par de jeunes émules de Cicéron ; il suivait avec sollicitude la marche parfois accidentée d'un parlement embryonnaire, où des politiques de seize ans prenaient leur plus grosse voix pour traiter des grands intérêts du pays ; puis, quand le vaisseau de l'Etat semblait trop ballotté sur la vague écumante des discussions, d'une main tranquille et ferme il les ramenait au port et calmait les flots émus. La société Saint-François de Sales regrette son cher directeur, et elle lui a donné des marques non équivoques d'estime et de gratitude.

Serons-nous surpris si, avec de pareilles qualités de cœur et d'esprit, l'abbé Olivier s'était fait de nombreux amis ? Il est à peine besoin de dire que ses anciens élèves lui restaient profondément attachés, et que les douces relations nouées au sein de la classe, ne faisaient que se resserrer en changeant de nature. Il aimait à les recevoir, à causer familièrement avec eux du passé et de l'avenir ; il était surtout heureux de leur prodiguer les bons conseils, et d'éclairer les routes nouvelles où ils devaient entrer.

Cette affection particulière pour les jeunes gens, ce don de leur plaire et de les tenir groupés autour de lui, resteront un des traits caractéristiques de cette trop courte vie. Le zèle du jeune prêtre trouvait là une magnifique occasion de s'exercer et de faire du bien. Convaincu que le jeune homme, en entrant dans le monde se heur-

te à mille difficultés, est exposé à toutes sortes de danger, il usait de son ascendant sur les cœurs pour écarter les périls et les obstacles. Il s'efforçait surtout de faire germer dans les esprits de grandes et saines pensées, et de fortifier la volonté contre le souffle dangereux des passions. Il voulait faire de tous ses jeunes amis des citoyens honnêtes et utiles, des soldats valeureux, prêts à combattre pour toutes les saintes causes, et il tâchait de leur mettre en main des armes fortement trempées.

Lui-même aimait à diriger leurs bras novices, à les former à cette gymnastique intellectuelle qui devait leur assurer la victoire dans les rudes batailles de la vie. Il cherchait surtout à bien enraciner dans leurs cœurs les deux amours sacrés de la religion et de la patrie.

Dans ces réunions intimes, où l'on parlait à cœur ouvert, où toutes les espérances comme toutes les craintes s'exprimaient franchement, le jeune prêtre ouvrait son âme avec cet abandon qui provoque la confiance et engage la volonté. Il modérait l'ardeur parfois excessive de ses amis, faisait tomber les illusions inutiles ou dangereuses, ravivait les saintes flammes du patriotisme, montrait les écueils, indiquait la route la plus sûre. Qui dira les généreuses résolutions que sa parole a fait germer dans les cœurs !

Aussi ces jeunes gens le regrettent-ils amèrement. Plusieurs ont passé depuis devant cette

chambre modeste où ils aimaient tant à se réunir, et ils ont senti leur cœur se serrer à la pensée qu'elle était fermée pour toujours, que leur digne ami n'était plus là pour les recevoir, les entendre, les conseiller, les consoler.

Et nous, qui avons vécu à côté de lui, dans un commerce quotidien, nous, ses confrères dans le sacerdoce et ses collègues dans le rude labeur de l'enseignement, ne pourrions-nous pas dire aussi quelle place il occupait dans notre vie, et quel vide son départ précipité a laissé dans nos rangs? Nous nous étions fait une douce habitude de sa société. L'amabilité de son caractère, la finesse de son esprit, la tendre affection de son cœur, nous avaient rendu sa présence comme indispensable. Sa voix était si familière à nos oreilles, sa figure si vivante à nos yeux, que nous ne pouvons nous résoudre à l'idée que ses lèvres se sont fermées pour toujours, que le lourd linceul du sépulcre nous dérobe à jamais ses traits amis. Qu'on nous permette au moins d'unir notre voix à celle de ses élèves pour dire combien nous l'aimions, et quels regrets sincères il a emportés au-delà du tombeau!

Si maintenant, franchissant le cercle de ces relations amicales, nous voulions montrer le fils tendre, le frère dévoué, quelles richesses nouvelles ne trouverions-nous pas dans ce cœur généreux! Il nous a été donné d'accompagner souvent l'abbé Olivier au foyer de la famille, et

de surprendre les secrets de sa profonde affection pour les siens. La maison paternelle avait gardé pour lui tous les attraits, tous les charmes qui captivaient jadis son enfance. En franchissant ce seuil aimé, il sentait renaître dans son cœur les tendresses et les bonheurs d'un autre âge : il redevenait enfant. Les personnes et les choses lui semblaient n'avoir pas vieilli, et gardaient toujours à ses yeux leur physionomie d'autrefois ; il retrouvait, à leur vue, ses enthousiasmes juvéniles, ses enfantines illusions.

Quelles heures délicieuses il passait au milieu de ses chers parents, dans cette atmosphère de tendresse qui embaume le foyer chrétien ! Il était aimé, choyé, enveloppé d'affectueuses sollicitudes. On s'ingéniait à lui plaire, en inventant ces milles soins empressés qui préviennent tous les désirs, qui vont au-devant des plus secrètes intentions. Le cœur d'une mère, d'une sœur, a des intuitions admirables ! Le jeune prêtre était heureux du bonheur qu'il répandait autour de lui, et il payait de retour ses chers parents, en leur donnant l'amour d'un cœur toujours tendre et généreux.

Nous ne craignons pas de paraître indiscret en disant avec quelle douce sollicitude il a veillé sur son frère plus jeune que lui, son inséparable compagnon d'études, depuis les lointains débuts, à Lotbinière, jusqu'au terme du cours classique. Entrés alors dans des voies différentes, les deux

frères restèrent profondément unis. L'élu du sanctuaire veilla sur l'étudiant en droit, s'intéressa à ses travaux, l'aida de ses charitables conseils. Puis le jeune prêtre suivit avec une tendresse qui n'était pas exempte d'inquiétudes les débuts du jeune avocat ; il partagea toutes ses appréhensions et toutes ses espérances, et applaudit avec un légitime orgueil à ses rapides succès. Et, en 1838, quand, après un brillant examen le titre de docteur en droit était conféré à son frère, l'abbé Olivier, qui, par une heureuse coïncidence, venait d'entrer dans la carrière des honneurs universitaires, en montant dans la chaire de la littérature française, fut plus heureux du succès du nouveau docteur que des siens propres ; c'était le couronnement de son œuvre et la réalisation de ses plus chères espérances.

C'est à toutes ces affections que la mort est venue brusquement l'arracher. Son corps repose sous les dalles du sanctuaire, témoin des premiers appels de sa sainte vocation ; son souvenir reste profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et aimé ; et son âme, ornée de vertus et de mérites, jouit déjà, nous l'espérons, des inénarrables délices que donne la charité parfaite, au sein de Dieu.

Noble ami, ta course ici-bas fut bien rapide. Tu es passé au milieu de nous et tu t'es évanoui comme un songe. Mais les traces glorieuses que tes pieds ont laissées dans le sentier de la vie

chrétienne et sacerdotale, ne seront pas effacées de longtemps. Ton grand cœur est maintenant satisfait : il a trouvé le bien infini et le suprême amour. Pour nous, qui restons au lieu d'exil, et qui devons continuer seuls ces travaux et ces luttes, qu'il nous était si doux de partager avec toi, nous serons fortifiés par ton souvenir, encouragés par tes exemples, et consolés par la pensée que du haut du ciel tu nous vois encore et nous aimes toujours.

P. E. Roy

LA DOULEUR

(POUR LE *Glaneur*)

O Douleur ! Muse en deuil, que le Destin envoie
Vers les heureux du jour qui passent follement,
Es-tu donc ici-bas l'ange du châtement
Nous suivant sans repos dans notre sombre voie ?

A ton accent fatal, toute volonté ploie ;
Ces pas changent le monde en vaste embrasement
Où l'on entend se plaindre et gémir vaguement
Les cœurs infortunés dont tu brises la joie.

Tu mets sur bien des fronts ta sinistre pâleur ;
Ton nom terrifiant que l'âme humaine écoute,
Lutte contre le temps au tranchant niveleux.

Ecrasé sous ton poids, on pleure....., puis l'on doute,
Car tu ne perds jamais ce compagnon de route :
L'espoir qui vient guérir ta blessure, ô Douleur !

MISS. E. EHRTONE

CROQUIS DE VOYAGE

(POUR LE *Glaneur*)

Mon ami B et moi nous étions venus dans la capitale fédérale, cette fois là, pour assister à l'exposition du Canada central. En conséquence, nous n'eûmes pas plutôt pris notre dîner, un copieux dîner de voyageurs contents d'en avoir fini avec la route, que sans nous laisser arrêter par les nombreuses beautés outaouaises, vivantes et inanimées, nous dirigions nos pas vers cette exposition ; quitte à revenir.

Pour se rendre aux terrains de l'exposition, situés à une lieue près de la ville, nous avons le choix entre faire le trajet à pieds, en voiture, dans l'ennuyeux fiacre ou l'omnibus traditionnel, ou bien par eau. Va sans dire que par ce temps de chaleur, nous optons pour la dernière voie. Peu d'instants après nous étions commodément installés dans un des nombreux bateaux mouches faisant le service par le canal Rideau, entre les terrains et le centre de la ville, aux quais qui avoisinent le Pont des Sapeurs, à l'encoignure des rues Rideau et Sussex.

Un fort joli petit bateau, ma foi, que celui où nous étions montés : très belles salles bien aérées, pont clair et propre, allures coquettes, marche assez rapide. Somme toute, un bout charmant de navigation que notre voyage d'aller.

Au débarcadère surgissent les premiers dé-

sagrèments de notre excursion. Là une foule énorme de curieux se presse déjà à la barrière d'entrée, donnant sur le quai même où nous venons de prendre pied. C'est en jouant des coudes, dur et ferme—à la guerre comme à la guerre— que je parviens, à grand'peine, à me procurer deux billets d'admission. Munis de ces coûteux passe-ports, mon compagnon et moi, nous nous fauflons *presto* à travers les flots de plus en plus épais de cette marée montante, et pénétrons, plus ou moins éclopés, dans la vaste enceinte, où une multitude de personnes s'agitait déjà. On en compta plus de douze mille qui visitèrent le champ d'exposition cette après-midi là.

En entrant, la première chose qui attire nos regards, située qu'elle se trouve au beau milieu de l'arène c'est la tour en spirale du professeur Philion. Imaginez une construction d'une quarantaine de pieds de hauteur environ, qui consiste exclusivement en de longues tiges de fer fichées en terre comme en faisceau, et disposées de façon à supporter un ruban de bois, fait de planches minces et larges d'une couple de pieds. Ce ruban se développe en spirales autour de la tige centrale, plus longue et plus forte que les autres, de terre et s'élève jusqu'à une petite plateforme ronde, de trois pieds de diamètre, fixée au sommet de cette tige. A mi hauteur de cette tour de nouveau genre, part une barre transversale, en fer, qui court l'espace de vingt pieds environ et

va aboutir à un poteau d'appui également de fer. C'est sur cet ensemble de casse-cous que le professeur doit opérer, dans quelques instants, ses merveilles d'équilibre. Attendons-le.

Rien n'empêche, en attendant, que nous ne fassions rapidement notre tour d'exposition. Alons, profitons-en.

Sans même bouger de notre premier endroit d'arrêt, nous voyons défiler sous nos yeux, en procession, toute la splendide collection de chevaux qui ont été exposés. Il y en a de toute espèce : chevaux de traits, chevaux de selle, chevaux de route et tous les spécimens en sont des plus parfaits. Tant il est vrai de nos agriculteurs que leur réputation n'a pas été surfaite comme éleveurs et améliorateurs de la race chevaline. Il y avait là des bêtes d'un très haut prix, parmi lesquelles se distinguaient entre toutes celles qui portaient les jolis cartons rouges, bleus ou blancs, témoignages des prix accordés.

Maintenant, un coup d'œil, en passant et à la dérobée—tant nous avons de choses à voir—aux magnifiques spécimens des races ovine, bovine et porcine et à ceux de la basse cour, exposés en un endroit aménagé spécialement à cet effet, et avec le meilleur goût. Ici encore les produits de la ferme canadienne sont des meilleurs, et font grand honneur aux producteurs. La partie agricole de l'exposition c'est à-dire la partie essentielle-

ment de notre pays, me parait digne de tous les succès.

Avant d'arriver aux salles de l'industrie, passons par la galerie des arts, et disons, entre temps, des voitures exposées qu'on les fait splendides à Ottawa. C'est un labyrinthe de choses dissemblables juxtaposées qu'une pareille exposition ; cependant avec le fil d'Ariane de la bonne volonté, nous nous retrouverons sans peine.

Une galerie des arts dans une exposition canadienne, ce n'est pas un mot vide de sens comme certains malins pourraient être tentés de le supposer. A Ottawa surtout, elle a bien sa signification, je vous prie de le croire. Il y avait là de fort jolis dessins au crayon et des peintures pas du tout mal brossées, à mon humble jugement. On remarquait surtout un tableau du meilleur effet et bien touchant, portant comme inscription, je traduis de l'anglais— : Le contrat pour hypothéquer le patrimoine." Elle faisait peine à voir, dans son expression si naturelle, la douleur de cette famille réduite par la misère à une si dure extrémité. Les travaux des élèves de l'école des arts, à Ottawa, occupent une place d'honneur, et parmi eux nous distinguons avec plaisir les essais d'un jeune compatriote canadien-français, M. Olier Prudhomme, qui a du talent et ne pourra manquer de faire sa marque.

Disons ici, mais seulement pour mention, que mon ami me contraignit de l'accompagner

dans la partie de l'exposition affectée aux..... chiens. Bien, il faut avouer que ce n'était pas très intéressant. Le concert, surtout, de ces démonstrants à la chaîne, nous a guéris pour longtemps de l'envie de les aller visiter.

Après cela, nous traversons toujours lancés quasi au pas de course, le bâtiment où l'on expose les grains et céréales. Entre autres productions de la meilleure venue, nous admirons ici, celle du Manitoba. Personne ne manque de remarquer leur apparence magnifique et plusieurs s'empres- sent d'accepter et de goûter le petit fragment de pain blanc qu'on leur offre et dont on leur dit qu'il a été fait avec du froment de l'Ouest cana- dien.

Voici que nous arrivons aux salles de l'in- dustrie et du commerce. Pour entrer ici dans quelques détails cela prendrait vingt pages du *Glanneur* et je n'ai que déjà trop abusé de mes complaisants lecteurs. Signalons seulement, à vol d'oiseau, quelques-unes des choses que nous avons jugées les plus remarquables dans ce vaste octogone à deux étages. Je ne parlerai pas des tra- vaux en marbre, cheminées, etc., des meubles magnifiques, des instruments de musique, des machines à coudre et de bien d'autres objets, au premier plancher, qui sont pour l'industrie outa- ouaise et du Canada Central la matière d'un suc- cès constant ; je réserve toute mon admiration pour les beautés du second étage, sans compter

les riches fourrures de M. W. Devlin, et les photographies exquisés de MM. Topley, Jarvis et autres,—les travaux d'industrie domestique si parfaits, sortis des mains de nos ménagères canadiennes, tant de la ville que de la campagne.

Mais je ne fais qu'effleurer de tout un peu, tant il y a de choses à voir. Nous arrivons à l'exposition de la mécanique : galerie des machines. Ottawa avait aussi sa galerie des machines si donc ! et pas mal organisée, je vous l'assure, des machines à semer, à faucher, à moissonner, à battre le grain, sous tous les types étaient là, surtout, très bien représentées. Tout cela portait le cachet éminemment agricole, toujours, c'est-à-dire celui de chez nous.

Au retour vers le centre de l'arène, nous traversons un vrai petit hameau de tentes, à l'entrée desquelles s'agite et se démène toute une armée de clowns et de pîtres, aux habits bariolés, aux notes uniformément criardes, des tentes où l'on prodigue aux badauds et autres amateurs le spectacle à douze sous—dime museum anglais.

A notre arrivée près de la tour en spirale, les spectateurs sont tous dans l'admiration. Une espèce d'athlète, prestidigitateur ou sorcier quelconque, vient de saisir au bout du bras, à la sortie du canon, au su et au vu de tout le monde, un boulet pesant plus de deux livres..... Mais ceci n'est qu'un intermède, tant la faveur populaire est peu stable, et la foule appelle déjà, à grands

cris, l'équilibriste qui doit exécuter son ascension quotidienne et périlleuse.

Le public d'Ottawa, presque à son insu, est devenu friand de ces spectacles à sensation. Il y a deux ans, de ce même champ d'exposition, c'est un pauvre malheureux qui était enlevé, accroché aux cordages d'un aérostat, et allait s'aplatir sur le sol quelque mille pieds plus loin. L'an passé, c'était le fameux Peynaud, s'affaisant à ce même endroit, du haut de sa tour de cent cinquante pieds, par un tour de force où il y avait plus de folle témérité que de génie artistique. Quelques semaines plus tard, il se blessait gravement à Montréal puis à Trenton, et finalement, trouvait la mort à la Nouvelle-Orléans, dans cette dangereuse opération.

Et le public outaouais qui sait tout cela n'en a pas encore assez. Il en veut toujours, comme pour rassasier une curiosité malsaine : telles les Romains jadis, rendus sanguinaires par l'habitude ne demandaient plus que du pain et des jeux de cirque, *panem et circenses*.

Pendant que je me faisais à moi-même ces réflexions qui viennent de glisser de ma plume, presque sans que je m'en aperçoive, Philion était monté sur l'estrade et débitait son petit boniment avant de commencer ses tours. Il s'agit pour lui de faire remonter à une boule d'une couple de pieds de diamètre, qui roule sous l'action de ses pieds et sur laquelle il se tient debout, le plan in-

cliné que forment les spirales de la tour. Parvenu à la hauteur de la barre transversale, il y fait courir d'un bout à l'autre son dangereux véhicule, le ramène, et puis continue son ascension jusqu'au sommet de la tour. Une immense acclamation accueille son arrivée sur la petite estrade formant sommet, et continue pendant les quelques instants qu'il s'y repose. Bientôt il se remet en marche et par un mouvement contraire à celui de la montée, il a vite dégringolé la pente entière, toujours debout sur sa boule et la guidant avec ses pieds. Puis il remonte jusqu'à moitié par un mouvement de recul, redescend de la même façon, puis remonte encore et descend de nouveau jusqu'à ce qu'enfin, fatigué, il se décide à déclarer le spectacle clos. Et la foule en délire d'acclamer son nom, de crier vivat à sa dextérité comme à la bravoure du plus noble héros.

Nous dérobant bien vite à cette effervescence, mon ami et moi nous rallions à la hâte un des petits bateaux du service et nous voilà en route, sur le chemin du retour. Toutefois nous n'étions pas seuls à bord. Aménagé pour la commodité de cent voyageurs environ, notre petit navire, cette fois-là en portait peut être deux cents. Aussi les émotions de tout à l'heure durèrent tout le long du retour, vingt cinq minutes environ ; car au moindre déplacement de la foule compacte sur les ponts, notre léger bâtiment, bien plus haut que large, s'en donnait sur un ton de

roulis qui nous menaçait, à chaque instant, d'un versement complet. Ces minutes de traverse furent des siècles pour bien des passagères, et je sais des passagers qui partageaient bien un peu leur angoisse.

Enfin, sur les six heures et demie de l'après-midi, nous atteignons le port de débarquement, tous sains et saufs. Un seul incident remarquable s'était produit dans le cours de notre navigation. Notre bateau avait coulé bas un frêle canot d'écorce qu'il rencontrait, à la dérive, au beau milieu de la rivière, et que notre pilote n'avait pu apercevoir à temps. Comme pour crier vengeance, quelques tristes épaves de l'embarcation s'accrochaient encore à la coque du vaillant petit navire quand nous touchâmes le quai.

Quelques minutes après, nous étions réinstallés à notre hôtel, retrouvant, dans un appétit des mieux développé, les derniers vestiges du plaisir que l'on peut se donner par un temps d'exposition.

JULES SAINT-ELME

LA CHANTEUSE ITALIENNE

(Pour le *Glaneur*)

Le ciel est de lumière et d'ombre tout tigré,
Les furieux aquilons de leurs froides haleines,
Secouant leurs frimas, aux langoureuses plaines,
Font trembler l'univers sous son manteau marbré.

Partout givre, verglas, suffoquante buée,
Accompagnent l'hiver dans son cours rigoureux :
Le soleil va plonger son rayon lumineux
Dans la molle épaisseur de la sombre nuée.

L'aurore est languissante et les sentiers déserts,
Tout est morne, s'attriste au deuil de la nature ;
Le monde de ses flots apaise le murmure,
Plus de chants au bocage et plus de gais concerts !!

Mais, ô spectacle affreux ; sur la pierre froide,
Et le sein tremblotant, sous des haillons voilé,
Au souffle qui mugit sur le toit crenelé
Une chanteuse en pleurs mêle sa symphonie.

Sur les pavés neigeux, errant depuis longtemps,
Toute pâle, amaigrie et par la faim brisée
Elle ouvre avec effort une bouche glacée,
D'où coulent comme un miel de suaves accents.

Sœur des Muses, chanter, voilà toute sa vie :
Quand elle veut du riche éveiller la bonté,
Ou jeter dans son cœur un peu de charité,
Son gosier se déploie en touchante harmonie.

Jalouse de son ciel, attachée à ses champs,
Où souvent le bonheur égaya sa jeunesse,
Au milieu des transports d'une vive allégresse,
La pauvrete exilée, en ses tristes moments,

Regrette son hameau, doux lieu de jouissance. [jours.
Cher nid, plein de tendresse, où brillaient ses beaux
De la belle Italie, objet de ses amours,
Proscrite du malheur, elle pleure l'absence !....

Le regard élevé, vers le vaste horizon,
Et pressant les fils d'or de sa lyre éperdue ;
Modulant les soupirs de son âme ingénue,
L'orpheline gémit sa dolente chanson.....

Mais partout la richesse insulte à sa misère.
Alors, ployant, tombant sous le poids des refus,
Accablée, épuisée en efforts superflus,
Elle jette aux échos sa douleur tant amère :

“ Plus de supports, dit-elle, à mes jours chancelants,
“ Je succombe. Ah ! je sens que ma force s'envole,
“ Mon esprit s'est vidé de l'espérance folle, [sants.
“ Tout se flétrit, tout meurt sous mes pas languis-

“ Un mépris glacial accompagne ma lyre
“ Sur ces bords étrangers où le ciel me retient,
“ Seule, il me faut souffrir, sans ami, sans soutien,
“ Car mon œil ne voit plus de bouche lui sourire !

“ Sur mon front le malheur a creusé son sillon,
“ Où je sens s'attacher une étrange tristesse...
“ Canada, noir séjour tout rempli de détresse,
“ Tu satures mon sein d'un douloureux poison !

“ Tes champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
“ Ta nature drapée en ses joyeux atours
“ Convie à ses plaisirs, réveille les amours...
“ Mais ton vent est bien froid pour une infortunée !

“ Mon jeune âge est fané sous ton ciel obscurci,
“ Gros de rudes douleurs et fertile en orage :
“ Aux ronces du chemin s'é moussa mon courage
“ Suprême et seule force à l'âme sans appui.

“ Ma vie est saturée et de fiel et d'absinthe :
“ Jadis d'un doux espoir je flattais mon désir,
“ Mais aujourd'hui je n'ai qu'à pleurer et mourir ! [te !
“ Ah ! pour mon jeune cœur, quelle affreuse contrain-

Elle parlait ainsi, quand son regard soudain,
Sous son voile de pleurs, brille d'un doux sourire ;
Elle entend une voix tendrement lui redire,
Ces mots consolateurs pleins d'un charme divin :

“ Pauvre enfant ! sur ton sort, mon âme est attendrie ;
“ Viens, moi la charité, le gage du cœur pur,
“ En soutenant tes pas dans le sentier obscur,
“ D'un reflet de gaieté j'embellirai ta vie.

“ Petite fleur éteinte au réveil des autans,
“ Bientôt le doux zéphir à l'aile parfumée
“ Soufflant dans ta corolle une brise embaumée,
“ Te rendra la fraîcheur de ton premier printemps.

“ Enfant, console-toi ; la main de l'espérance
“ Dont le flambeau puissant consume le chagrin,
“ A tes graves soucis vient imposer un frein,
“ Et changer en bonheur l'excès de ta souffrance.

“ Que ton esprit, domptant le remords abhorré,
“ Aux tempêtes du temps, qui, rapide, s'envole,
“ Sache opposer la foi, ce sublime symbole !
“ Cherche amour et soutien en ton Christ adoré ! ”

J. G. BOISSONNEAULT

JE ME SOUVIENS

(Pour le *Glaneur*)

Il y avait déjà longtemps que je rêvais une grande ville avec beaucoup de monde, beaucoup de lumière et beaucoup de bruit. Le silence d'une petite ville m'accablait. J'appelais cela *du vide*.

Je quittai donc le lieu où j'avais grandi, où j'avais aimé, et je me vis lancé dans ce que je me permettais d'appeler *la réalisation de mon rêve*.

Je me mêlai au mouvement, je me mêlai à la vie ; je fus inondé d'un flot de lumière. Je couroyai les grands du monde, les capitalistes et les nommes de lettres ; les rois de l'argent et les rois de l'intelligence. Je goûtai les plaisirs que pouvait offrir une grande ville aux âmes ardentes, à la bouillante jeunesse. Mais si un instant je cessais de m'entourer de cette atmosphère éblouissante, je sentais mon âme emportée vers les rivages que je venais de quitter. Car il est impossible d'oublier le lieu où l'on a passé sa première

jeunesse. Il faut que l'on se souvienne !..... ..

La petite ville où je vivais est coquettement assise sur les bords du Saint-Laurent. Par son site et ses beautés naturelles, elle tempère la monotonie des campagnes environnantes. Bâtie en amphithéâtre, on dirait un séjour d'où les profanes doivent être bannis. Ce n'est pas une peinture finie, étudiée, corrigée ; c'est un magnifique tableau à grands traits esquissé.

En face comme une sentinelle à demi éveillée se repose une île délicieuse, protégeant son adorée du terrible vent du Nord. Séjour des nymphes et des demis dieux, terre enchantée où les touristes aiment à aller, joyeux *pique-niqueurs*, entendre le clapotement de la vague sur le rocher ou la grandiose voix du vent à travers l'épais feuillage.

Le phénomène des marées se fait tellement sentir que, lors du reflux de la mer, la partie qui sépare l'île de la terre ferme devient complètement à sec. Admirable disposition de la nature que cette nappe d'eau sans cesse interrompue et sans cesse renouvelée ! Le spectacle de la mer est d'autant plus admirable qu'on en a été privé pendant quelque temps. Comme après une nuit sombre, l'âme se sent divinement élevée à la vue d'un soleil radieux.

Au flanc de la ville, et la faisant tressaillir, passe une rivière charmante, où les amateurs de pêche se livrent à toutes leurs délices, au roule-

ment harmonieux de son cours et à la voix enchanteuse de ses cascades et de ses chûtes.

Entre la terre ferme et l'île, un peu à l'est se tient un magnifique îlot ; superbe station pour les disciples de saint Hubert ; le tout formant une baie, sujet d'admiration pour plus d'un voyageur.....

Oh ! que j'aimerais à aller rêver en face de cette terre bénie, sur cette île charmante ; à aller m'abreuver des illusions du jeune âge ! Combien de fois mon âme n'a-t-elle pas été ébranlée par de puissantes émotions ! Tantôt, tout en fièvre, je jurais adoration à celle que j'appelais *mon idéal*. Ou bien, fol amant de la nature, dans un indicible transport, je baisais le gazon que je foulais aux pieds. Et dans ce paroxysme d'un doux amour, je cherchais sur les eaux, au fond des bois, dans les yeux de ma Beatrix—car qui n'a pas eu sa Beatrix—cet esprit enchanteur qui me troublait, qui me transportait et j'arrivais infailliblement à un Être supérieur, ordonnateur de toutes choses, type de la beauté, éternel éclat, idéal suprême, qui fit là nature pour l'homme, " ce Dieu tombé qui se souvient des cieux " !

Rien n'est plus beau que la nature. En vain l'homme armé de la puissance du génie, prendra dans ses mains la foudre pour en produire une lumière et un feu permanent, il ne pourra jamais égaler les ineffables beautés du *fiat* éternel.

ARTHUR CÔTÉ

JOURNAUX RECOMMANDÉS

- Le Monde Illustré*: abonnement, \$3.00 par an; propriétaires, Berthiaume & Sabourin, 40, Place Jacques-Cartier, Montréal.
- Les Soirées Littéraires*: abonnement, sept francs par an; adresse, 5 Cité Bergère, Paris, France.
- L'Écho*: abonnement, \$1.00 par année; adresse, Saint-Hyacinthe, P. Q.
- Journal d'Agriculture Illustré*: abonnement, \$1.00 par année; éditeurs, Eusèbe Sénécal & fils, 20, rue Saint-Vincent, Montréal.
- Canada*: abonnement, cinquante centins par année; adresse, Benton, N. B.
- La Famille*: abonnement, \$1.00 par année; directeur, M. l'abbé F. A. Baillargé, Joliette, P. Q.
- Le Recueil Littéraire*: abonnement, \$2.00 par année; directeur, Pierre Bédard, 192, rue St-Hubert, Montréal.
- The owl*: abonnement, \$1.00 par année; adresse, Université, Ottawa, P. O.
- La Semaine Religieuse de Québec*: abonnement, \$1.00 par année; propriétaire-rédacteur, M. l'abbé David Gosselin, Cap-Santé, Portneuf.
- Union Médicale du Canada*: abonnement, \$2.00 par année; adresse, tiroir 2040, bureau de poste, Montréal, P. Q.
- Semaine Religieuse de Montréal*: abonnement, \$1.00 par année; adresse, archevêché de Montréal, P. Q.
- Le Samedi*: abonnement, \$2.50 par année; gérants, MM. Poirier, Bessette & Neville, No 516, rue Craig, Montréal.
- Les Modes Françaises Illustrées*: abonnement, \$3.00; directeur, Ed. Dorr, 26, rue St-Lambert, Montréal, P. Q.
- L'enseignement Primaire*: abonnement, \$1.00; adresse, J. B. Cloutier, 148, rue St-Olivier, Québec.
- Bibliothèque à cinq cents*: abonnement, \$2.00 par année; administrateurs, Poirier, Bessette & Neville, 516, rue Craig, Montréal, P. Q.
- Les annales de la bonne Ste-Anne de Beaupré*: abonnement, trente-cinq centins par année; directeurs, les prêtres du collège de Lévis, Lévis.
- Le Sténographe Canadien*: abonnement, \$1.00 par année; directeur, Joseph de La Rochelle, Montréal, P. Q.
- La Revue Canadienne*: abonnement, \$2.00 par année; Montréal, P. Q.
- L'Étudiant*: abonnement, 50 cts. par année; directeur-gérant, M. l'abbé Baillargé, Joliette.
- Bulletin des Sommaires*: abonnement, cinq francs; directeur, Limousin, 44, rue Beauvin, Paris, France.
- Bulletin de la société des Artisans Canadiens-Français de la Cité de Montréal*: abonnement, 25 cts par année; directeur, J. G. W. McGown, Montréal, P. Q.
- Canadian Journal of Fabrics*: abonnement, \$1.00 par année; Montréal.
- Le Messenger de Ste-Anne de la Pointe-au-Père*: abonnement, trente-cinq centins; directeur, M. R. P. Sylvain, Rimouski, P. Q.

Spécifique Antiasthmatique

—DU—

Dr. NEY

Pour le soulagement et la guérison de
l'ASTHME, de la BRONCHITE, du
CATARRHE, du CROUP,
etc., etc., etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faut-il d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boiré, de l'Hôpital Général de Saint-Boniface, Manitoba, dit:

"... Quant à l'effet de votre *Spécifique Antiasthmatique* je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887.

SŒUR A. BOIRÉ.

Le Dr G. Desrosiers écrit, le 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du *Spécifique Antiasthmatique* du Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation.

St-Félix de Valois.

G. DESROSIERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens, en boîtes de
50 cts et de \$1.00.

— Franco par la malle sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE:

L. ROBITAILLE, PHARMACIEN

JOLIETTE, P. Q.